



# CRITIQUES

Juliette Rennes

*Femmes en métiers d'hommes.  
Cartes postales 1890-1930*

Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2013, 224 p.

À la croisée de l'histoire du genre et des *visual studies*, le livre de Juliette Rennes, riche d'un corpus de 314 cartes postales, majoritairement françaises, mais aussi allemandes, russes ou britanniques, analyse, en images, les peurs et les fantasmes qui s'expriment, à la Belle Époque et dans l'entre-deux-guerres, autour de la femme au travail. En ce sens, il s'inscrit notamment dans le prolongement des travaux de Christine Bard sur le genre des vêtements<sup>1</sup>.

Support de communication banalisé et quotidien, la carte postale connaît au début du siècle son âge d'or : rien qu'en France, cent millions de cartes postales sont expédiées en 1900, huit cents millions en 1914. Parmi les multiples sujets représentés, la femme émancipée bénéficie d'une vogue indéniable : en ces temps de luttes féministes, ce ne sont pas moins de deux cents modèles différents de cartes postales représentant les premières cochères de fiacres

<sup>1</sup> Bard Christine, 2010, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Le Seuil.

et chauffeuses d'autotax qui sont publiés entre 1907 et 1910 ! C'est que l'incursion des femmes dans des métiers considérés jusqu'alors comme des bastions virils suscite la curiosité, sinon l'incrédulité des contemporains. De ce point de vue, les cycles de cartes postales mettant en scène des factrices, des colleuses d'affiches ou des aviatrices ont des vertus documentaires, quoique la plupart des femmes représentées soient des modèles anonymes, et non des travailleuses en situation. Même dans les cas où il s'agit de femmes « réelles », leur activité est soigneusement réinventée, selon des schémas répétitifs. La cochère est photographiée attendant le client, tenant les rênes de son cheval, recevant un pourboire, mais aussi à la pause, en train de boire un apéritif avec ses collègues masculins. Banales, ces activités « deviennent extraordinaires parce que ce sont des femmes qui s'y livrent » (p. 57). Par ailleurs, le choix des motifs n'est pas proportionnel à l'ampleur des débats suscités par certains métiers féminins : bien peu de doctoresses sont ainsi mises en images, alors que l'accès des femmes aux facultés de médecine suscita de fortes tensions. C'est que les soins aux malades, aux enfants, aux vieillards, sont associés à l'imaginaire féminin, même si la figure de l'infirmière est bien davantage valorisée, notamment durant la Première Guerre mondiale.

De fait, toutes les femmes au travail ne sont pas représentées. Ce qui fascine les contemporains, ce sont les pionnières qui tentent de se faire une place dans des métiers perçus comme naturellement masculins. Pour rendre compte de cette incongruité, les concepteurs de cartes postales ont recours à toute une série de codes : les accessoires, comme les binocles ou la lavallière noire signifient la masculinité intellectuelle des avocates, la cigarette, la boisson, renvoient à une virilité ouvrière stéréotypée, dont les marqueurs avaient déjà été bien identifiés par Anne-Marie Sohn<sup>2</sup>. L'air mutin ou espiègle, telles des enfants travesties, les jeunes femmes qui sourient à la caméra invitent néanmoins le spectateur à ne pas prendre trop au sérieux ce jeu de rôle : la femme est toujours une « éternelle mineure ». La série « Les femmes de l'Avenir », de l'éditeur Albert Bergeret, composée de vingt images photographiques datant de 1900-1902, voit ainsi de jolies figurantes endosser des fonctions qui leur restent pour l'essentiel fermées, à une époque où les femmes ne peuvent accéder à la citoyenneté ou aux métiers des armes, ce qui n'empêche pas certaines d'entre elles de braver les interdits : garde champêtre, zouave, sous-lieutenant, député, maire... Les tenues arborées par les actrices, très improbables, confirment que ces « cartes postales fantaisies » sont à interpréter sur un mode comique et ne sauraient être porteuses d'une quelconque utopie, encore moins être l'expression de revendications féministes. Bien souvent, du reste, l'érotisation prime : la jeune avocate dévoile, sous sa robe professionnelle, anormalement cintrée et décolletée, une jarretière aguicheuse, la femme députée ou la policière ont carrément les seins à l'air. C'est que le corps de ces femmes qui exercent dans l'espace public semble « symboliquement disponible et accessible à tous » (p. 49). Parfois, enfin, la satire laisse la place

<sup>2</sup> Sohn Anne-Marie, 2009, *Sois un homme ! La construction de la masculinité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil.

à une franche hostilité : ces avocates qui viennent briser l'entre soi masculin sont aussi des militantes de la cause des femmes, les doctresses sont des bas-bleus aigries. Les femmes en pantalon, soupçonnées de « porter la culotte », sont un sujet d'amusement mais aussi d'inquiétude, car elles entretiendraient la confusion des sexes. Le corpus d'images, très centré sur l'avant-Première Guerre mondiale, délaisse malheureusement la figure de la garçonne et passe rapidement sur la question de l'homosexualité féminine, même si certaines séries, qui mettent en scène des couples de femmes travesties, entre par exemple une soldate et sa belle, ou une maîtresse et son élève, attestent que cette possibilité était bien intégrée par les contemporains, mais traitée sur un mode essentiellement voyeuriste et grivois.

Reste bien sûr à évaluer l'usage qui était fait de toutes ces cartes postales et selon quels critères l'acheteur décidait de privilégier telle ou telle thématique : alors qu'en 1907, à Paris, les facteurs relèvent le courrier sept à huit fois par jour, les cartes servent le plus souvent de supports à des échanges lapidaires, remerciements, rendez-vous annulés, nouvelles en passant. Parfois, cependant, remarque Juliette Rennes, l'expéditeur se fend d'un commentaire de son cru, qui confirme un choix délibéré : « Avis aux partisans (sic) du féminisme !!! », peut-on lire au dos d'une carte représentant une femme soldate, « Pauvre patient ! », sur la photo d'une doctresse (p. 17). Par ailleurs, si la majorité des cartes postales se borne à mettre en scène des « types », on compte aussi quelques portraits de femmes « célèbres » : actrices et danseuses comme Sarah Bernhardt ou « la belle Otero », femmes de lettres comme Colette ou la journaliste Séverine, artistes peintres, musiciennes comme Clara Wieck-Schumann, sportives, aventurières comme Jane Dieulafoy, toujours en costume d'homme, femmes de science comme Marie Curie, remettent en cause les hiérarchies établies, bousculent les préjugés. Les féministes elles-mêmes produisent des collections de cartes postales à faible tirage : Jane Misme, journaliste, fondatrice de l'hebdomadaire *La Française*, vice-présidente de l'Union française pour le suffrage des femmes, Nelly Roussel, militante en faveur de la « maternité libre », Jeanne Chauvin, première femme avocate en France, eurent ainsi les honneurs de ces cartes-photos, qui offraient une certaine visibilité à leurs revendications, mais ne circulaient *a priori* que dans des cercles restreints.

Pourtant, au-delà des scénettes amusantes et des reportages fabriqués, c'est en creux l'histoire sociale du travail des femmes qui se dessine : celle de la lente ouverture de l'éducation secondaire et supérieure aux jeunes filles, de la féminisation des emplois de bureau, des percées féminines successives dans les secteurs du droit, de la médecine, alors même que les femmes mariées, en France, doivent attendre 1907 pour pouvoir disposer librement de leur salaire, 1965 pour pouvoir travailler sans l'autorisation de leur mari. C'est aussi l'histoire des travailleuses oubliées, à la campagne ou à l'usine, qui ne rechignent pas à la peine, assument des tâches harassantes, réclamant force physique et endurance, dans des tenues

qui se veulent avant tout pratiques et confortables : parqueuses d'huîtres, pêcheuses de crevettes, coutelières, femmes mineurs et métallos. Les multiples allusions graveleuses rappellent la réalité du harcèlement au travail, de l'exploitation sexuelle des femmes, Quant à cette carte, à vocation humoristique, qui montre une avocate, au prétoire, réclamant une suspension d'audience afin de donner le sein à son enfant, si elle fonctionne comme un « rappel à l'assignation des femmes à la vie privée familiale » (p. 37), à laquelle les émancipées ne sauraient se soustraire, elle pose aussi, avant la lettre, la question de la double journée, de l'aménagement du temps de travail et des droits sociaux pour les mères qui travaillent.

*Florence Tamagne*

Université de Lille, CNRS

IRHIS – Institut de Recherches Historiques du Septentrion